



**HAL**  
open science

## Mémoire et commémoration : le roi, le livre et la tombe

Karin Ueltschi

► **To cite this version:**

Karin Ueltschi. Mémoire et commémoration : le roi, le livre et la tombe. Hélène Bouget; Amaury Chauou; Cédric Jeanneau. Conservateurs de la mémoire, 4, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, Université de Bretagne Occidentale, pp.27-39, 2013, Histoires des Breagnes, 978-2-901737-98-8. hal-03741702

**HAL Id: hal-03741702**

**<https://hal.science/hal-03741702v1>**

Submitted on 1 Aug 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« **Mémoire et commémoration : le roi, le livre et la tombe** », *Histoires des Bretagnes*, 4. *Conservateurs de la mémoire*, sous la direction de H. Bouget, A. Chauou et C. Jeanneau, Centre de Recherche Bretonne et Celtique », Brest, Université de Bretagne Occidentale, 19 novembre 2013, p. 27-39.

*Quod vides, scribe in libro.*  
*Apoc., I, 11.*

Pour faire une histoire, il nous faut un axe temporel et il nous faut un roi. Pour bâtir une mémoire, il faut un ancrage dans la matière : une tombe royale par exemple, ou un livre trouvé.

Le roman breton bâtit une mémoire sur des fondations pour nous insaisissables : Arthur a-t-il seulement existé ? personne n'en doute en tout cas au Moyen Âge ; le roman breton bâtit l'histoire tout d'abord à travers la transmission orale<sup>1</sup> puis, de bribes en refrains gravés sur quelque *tabula* de cire, le bâtit grâce au livre qui est glose, qui est répétition, qui est amplification permanentes. En effet, cette mémoire est fondamentalement littéraire comme on a pu le montrer notamment à propos de Marie de France dont malgré les affirmations du contraire la culture est d'abord classique et écrite<sup>2</sup>. Faire mémoire : le prologue des *Lais* rappelle justement cette fonction première de l'écriture et du livre<sup>3</sup>, et sans laquelle il n'est pas d'h(H)istoire. Faire mémoire, c'est *rappeler* au sens premier du terme, appeler une nouvelle fois, répéter donc, et c'est précisément ce dont est faite l'histoire. L'écriture devient, dans cette perspective, commémoration, avec une dimension fondamentalement sacrée<sup>4</sup>.

Nous nous proposons d'examiner comment la matière de Bretagne parvient à s'ancrer dans le temps de l'histoire en allant jusqu'à se doter parfois d'une dimension spatiale lorsqu'elle se fait matière au sens propre du terme. Prémisse indispensable, elle doit se faire chair, s'incarner dans une figure, de préférence royale, et ce sera Arthur, *Rex quondam, rexque futurus*<sup>5</sup> qui devient le centre référentiel essentiel dans cette affaire. Arthur possède dès le départ une invulnérabilité insolite au temps : il est Mémoire vivante. C'est un éternel blanc-bec malgré ses cent ans au dire des reines du château de la Roche Champguin :

<sup>1</sup> Cf. P. Zumthor, *La Lettre et la voix. De la « littérature » médiévale*, Paris, Le Seuil, 1987. Dans l'introduction, Paul Zumthor pose l'évidence de l'origine orale de toute littérature.

<sup>2</sup> « Il ne faut que lire Grimm pour voir combien facilement un savant même est susceptible d'accepter des contes donnés par des paysans comme leur ayant été transmis d'un lointain passé, sans penser qu'ils avaient en réalité une origine littéraire. » E. J. Mickel, « Marie de France, quel fond culturel ? » *Travaux de Littérature. La littérature française au croisement des cultures*. Colloque des 5-8 mars 2008 à l'Université de Paris-Sorbonne. Actes réunis par Madeleine Bertaud, Vol. XXII, 2009, p. 19-28, p. 19.

<sup>3</sup> *Que pur remembrance les firent Des aventures qu'il oïrent Cil ki primes les comencierent. Les Lais de Marie de France*, éd. L. Harf-Lancner, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », « Prologue », v. 35-37, p. 24.

<sup>4</sup> Alcuin déjà souligne le caractère sacré de la mission du copiste. « Carmina », *MHG, Poetae latini aevi carolini*, Berlin, t. 1, 1881, p. 320.

<sup>5</sup> Thomas Malory, *Le Roman du Roi Arthur et de ses chevaliers de la Table Ronde (Le morte Darthur)*, trad. P. Goubert, Nantes, Librairie de l'Atalante, 1994, chap. VII, li 21, p. 1041.

*Qu'il est enfes, li rois Artus ;  
S'il a cent ans, n'en a pas plus,  
Ne plus n'en puet il pas avoir<sup>6</sup>.*

Enfin, il est toujours vivant, comme le disent les Bretons, et comme le répète un topos de livre en livre.

### 1. S'appropriier, édifier et épaissir le temps

Cette édification passe d'abord par la conquête d'une dimension historique. Depuis le *Brut* ou l'*Historia Regum Britanniae*, la mémoire de l'Histoire arthurienne s'écrit d'âge en âge, de *rei en rei e d'eir en eir*<sup>7</sup> en s'ancrant dans les origines sinon du monde du moins de l'Histoire : celle de Troie, de Pâris et d'Hélène ; celle d'Énée, de Lavine et de Brut ; celle des Français, des Saxons et des Anglais. Est bâti un axe du temps vertical d'une longueur prodigieuse où l'histoire semble souvent se répéter, l'histoire qui est volontiers le drame de Caïn et d'Abel, rejoué continuellement par les nouvelles générations<sup>8</sup>. Et à partir des grandes fresques en prose du XIII<sup>e</sup> siècle, le temps s'épaissit en se dotant d'une dimension supplémentaire, horizontale : les destinées respectives des multiples branches familiales et d'individus héroïques y sont développées simultanément et se juxtaposent à la logique chronologique et généalogique qui a longtemps prévalu. Malgré les différentes et subtiles techniques de l'entrelacement, on n'échappe pas non plus à ce niveau horizontal à une impression de répétition, à une sensation de permanence d'un état consolidé dans un réel de plus en plus épais. Or, redisons ce qui depuis Roger Dragonetti au moins s'est imposé comme une évidence de l'écriture médiévale, qu'elle soit « fable » ou « histoire » :

Si au moyen âge la trame de la narration historique mêle indifféremment la réalité des faits à des légendes, à des fables, à des ouï-dire (...), c'est que le souci majeur n'était pas la restitution de ce que les modernes appellent la réalité historique, mais tout ce qu'elle donne aussi à imaginer comme vrai<sup>9</sup>.

<sup>6</sup> Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal*, éd. W. Roach, Genève, Droz, 1959, v. 8169-8171.

<sup>7</sup> Wace, *Roman de Brut*, éd. J. Weiss (*Wace's Roman de Brut, A History of the British*), Exeter, The University of Exeter Press (1999), 2002, v. 2.

<sup>8</sup> *Et de cele traïson que Cayns fist vers Abel son frere parole Nostre Sires ou sautier par la bouche David le roi, qui dist une feloness parole (...); car il parole ausi come s'il deïst a Caym : « Tu porpensoies et disoies felonies envers ton frere... »* *La Queste del Saint Graal*, éd. A. Pauphilet, Champion, 1984, li 11-16, p. 218. « La tradition apparaît abstraitement comme un continuum mémoriel portant la trace des textes successifs qui réalisèrent un même modèle nucléaire (...). Elle se confond avec ces modèles mêmes, lieu idéal où s'établissent les rapports intertextuels. » P. Zumthor, *Essai de poésie médiévale*, Paris, le Seuil, 1972, p. 75-76.

<sup>9</sup> Roger Dragonetti, *Le mirage des sources. L'art du faux dans le roman médiéval*, Paris, Le Seuil, 1987, p. 29.

Bien souvent, le texte ou livre arthurien commence avec un rite de commémoration qui répète un événement fondateur et ce faisant le réactualise en l'inscrivant à nouveau dans le temps : il le *rappelle* proprement et cet acte possède une dimension éminemment religieuse<sup>10</sup>. Tenir cour aux grandes fêtes du printemps, c'est commémorer tous les printemps du passé ; c'est se ré-ancrer dans le Temps en tant que présent ; c'est enfin relancer la roue du Temps et jeter la trame d'un nouvel avenir, qui sera identique au passé, si Dieu le veut. Ainsi, ne pas se mettre à table avant d'avoir affronté une aventure, c'est extirper une nouvelle fois le Mal et remettre le monde en ordre.

*Ceste costume ai je toz jors tenue et la tendrai tant come je porrai*<sup>11</sup>. La coutume, on le sait, est le fondement à la fois de l'univers arthurien, et de la société féodale, comme on le lit dans la *Summa de Legibus* normande : *Consuetudines vero sunt mores ab antiquitate habiti, a principibus approbati et a populo conservati*<sup>12</sup>. Dans *Erec*, cette idée est particulièrement mise en valeur puisque le roi refuse catégoriquement d'inventer ou d'instaurer de nouvelles coutumes, à plus forte raison de porter atteinte à celles qui existent depuis toujours, et qu'il convient de *ressaucier* comme un acte d'autorité fondateur de la royauté elle-même :

*Li rois a ses chevaliers dist  
Qu'il voloit le blanc cerf chacier  
Por la costume ressaucier*<sup>13</sup>.

Ainsi donc, le temps d'Arthur est ponctué par la célébration rituelle, véritablement liturgique, de la mémoire, qui génère et régénère constamment l'histoire ; le temps d'Arthur est un temps cyclique reposant sur la répétition de « bons » actes fondateurs. Il en résulte une vision du temps devenu immuable à force de se répéter : c'est très exactement l'univers, l'Histoire que nous présente le roman, en particulier à travers cette étrange inertie qui frappe parfois le roi<sup>14</sup>.

<sup>10</sup> D. Hüe, « Le temps de la dévotion », J. Dufournet (dir.), « *Si a parlé par moult ruiste vertu* ». *Mélanges de littérature médiévale offerts à Jean Subrenat*, Paris, Champion, 2000, p. 265.

<sup>11</sup> *La Queste del Saint Graal*, p. 5, li 7-8.

<sup>12</sup> R.W. Carlyle, A.J. Carlyle, *A History of Mediaeval Political Theory in the West*, Edinburgh et Londres, 1950, vol. III, p. 47.

<sup>13</sup> Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, éd. M. Roques, Paris, Champion, 1990, v. 36-38.

<sup>14</sup> Dans *Le Chevalier de la Charrette*, un chevalier vient défier le Roi en pleine cour à Pâques. Mais le roi ne trouve qu'à répondre *qu'il li estuet sofrir s'amander ne le puet ; mes molt l'an poise duremant* (v. 61-63). Chrétien de Troyes, *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette*, J.-C. Aubailly, GF, 1991 ; dans *Le Conte du Graal*, il est tellement affligé à cause de l'affront du chevalier vermeil qui vient de renverser une coupe de vin sur la reine qu'il n'entend plus rien, et qu'il faut que le cheval de Perceval le bouscule rudement pour le tirer de sa mélancolique songerie (v. 924 et sq.). Enfin, dans le prologue d'*Yvain*, il va jusqu'à s'endormir après un repas

C'est ainsi que se construit une Mémoire tournée vers l'avenir, susceptible d'engendrer infiniment sa propre dilatation à travers la mémoire d'un roi qui se fait incarnation du Temps : le thème messianique du « retour du Roi » permet d'étayer cette donne. Arthur, tous les Bretons le savent, n'est pas mort, mais attend quelque part le moment propice de son retour annoncé depuis Wace<sup>15</sup>. D'autres figures royales bien historiques, Charlemagne ou Frédéric Barberousse par exemple, partagent cette même destinée et dorment dans un lieu qui nous reste accessible en attendant le jour de leur retour. Certains vivants ont ainsi pu visiter Arthur en dormition, comme ce palefrenier :

*Il y a en Sicile le mont Etna (...). Les habitants de la région content que le grand Arthur est apparu, de nos jours, dans ce désert. Un jour en effet, un palefrenier de l'évêque de Catane laissa échapper, pendant qu'il l'étrillait, le cheval dont il avait la charge (...). Le domestique partit à sa recherche au milieu des escarpements et des ravins, sans le trouver ; de plus en plus inquiet, il poussa sa recherche du côté des cavernes obscures de la montagne. Que dire de plus ? Un sentier fort étroit mais plat se présenta ; le garçon parvint dans une très large plaine, agréable et pleine de délices, et là, dans un palais de merveilleuse facture, il trouva Arthur allongé sur un lit d'apparat royal. (...) Il raconta (...) comment il avait été blessé jadis au cours d'une bataille livrée contre son neveu Mordred et Childéric, le duc des Saxons, et qu'il restait là depuis déjà longtemps, ses blessures se renouvelant chaque année<sup>16</sup>.*

Innombrables sont les traditions qui font état de sa survivance miraculeuse, transcendant à la fois la dimension temporelle historique et se faisant incarnation vivante de la Mémoire. Arthur continue d'intervenir dans les affaires du monde : Etienne de Rouen parle d'une lettre d'appel au secours envoyée au roi dans son au-delà par un de ses descendants nommé Roland dans une situation d'extrême urgence<sup>17</sup> : Roland est menacé par Henri II en personne. Et voici la réaction :

Arthur frémit de colère, répond à Roland pour le rassurer, puis écrit à Henri II lui-même et lui rappelle successivement ses propres victoires sur les Romains et sur Mordred, puis sa blessure mortelle de la bataille de Camlann et sa guérison par les herbes merveilleuses de

---

festif alors que tous ses chevaliers sont rassemblés. *Le Chevalier au Lion*, éd. M. Roques, Paris, Champion, 1982, v. 52.

<sup>15</sup> Voir parmi l'abondante bibliographie sur ce passionnant sujet J.-Cl. Cassard, « Arthur est vivant ! Jalons pour une enquête sur le messianisme royal au moyen âge », *Cahiers de Civilisation médiévale*, n° 32, 1989, p. 135-146 ; K. Ueltschi, « La Dormition d'Arthur : entre temps d'achèvement et temps cyclique », contribution au Colloque « Temps et Mémoire dans la littérature arthurienne » organisé par la Branche Roumaine de la Société internationale arthurienne, Université de Bucarest, 14-15 mai 2010 (Actes à paraître).

<sup>16</sup> Gervais de Tilbury, *Otia imperialia*, III, n°58, éd. G.W. Leibniz, in *Scriptores rerum Brunsvicensium*, I, Hanovre, 1707, p. 987 et sq. Gervase of Tilbury, *Otia Imperialia, Recreation for an Emperor*, edited and translated by S.E. Banks and J.W. Binns, Oxford University Press, Clarendon Press, 2002. Traduction française par A. Duchesne, *Le Livre des Merveilles*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 151-152.

<sup>17</sup> Il s'agit de Roland de Bretagne devant la menace d'invasion que fait peser Henri II sur la Bretagne.

Morgain, (...) puis enfin, le fait que, devenu le puissant roi des Antipodes, il est prêt à rentrer aussitôt en Bretagne si Henri II ne laisse pas son peuple en paix<sup>18</sup>.

D'autres récits font état de ses incursions dans notre monde ou racontent comment des mortels lui ont rendu visite dans quelque endroit féérique dont ils reviennent souvent étrangement vieillis, à l'image de cet autre immortel, incarnation vivante et tragique de l'Histoire : le juif errant qui « continue sa *ronde*, son mouvement cyclique qui ne se transforme pas en spirale, qui n'est pas *ascension* » ; peut-être comme lui éprouvera-t-il une « immense douleur (...) lorsqu'il repasse plusieurs fois en un même endroit et voit que tout a changé – sauf lui, l'homme immuable<sup>19</sup>. » C'est que l'idée de la mort, d'une *mutatio regi* est pour ainsi dire inconcevable<sup>20</sup>.

Cette survie miraculeuse du roi, *i.e.* sa pérennité dans le temps, son immortalité donc se matérialise dans le livre au prix de certaines entorses aux lois naturelles, se matérialise en particulier par un dédoublement de nos deux catégories du temps d'un côté, et du corps royal de l'autre. Dans *Le Bâtard de Bouillon*<sup>21</sup>, lors de son voyage en Féerie qui se trouve au-delà de la Mer Rouge, le héros rencontre « feu » le Roi Arthur aux côtés de Morgane. Il s'y promène, détendu, aux côtés de son illustre hôte. Mais à son retour, il doit constater que cette simple promenade dans un joli verger auprès du légendaire roi lui a pour ainsi dire coûté cinq de nos années :

*Venut sont a le mer ; lor chalant estoit la,  
Et toute lor maisnie, dont chascuns s'esmaia  
Du bon roy Bauduin qu'adont tant demoura :  
.V. ans eurent esté, seigneur, en che lieu la,  
Mais ne le peurent croire, tant c'on leur recorda* (v. 3685-3689).

Thème littéraire bien connu que celui de l'écoulement merveilleux du temps, il peut également frapper des personnages sans stature royale, même si cette dernière configuration reste exemplaire dans notre univers breton. Ainsi, le Roi Herla, *très ancien roi des Bretons* a séjourné non pas quelques jours comme il le croyait mais deux cents ans dans un royaume souterrain. À son retour dans notre monde, il doit sillonner les contrées, désormais sans

<sup>18</sup> M. Delbouille, « Le *Draco normannicus*, source d'*Erec et Enide*, in *Mélanges de Langue et de Littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil*, Paris, SEDES, 1973, p. 194.

<sup>19</sup> E. Knecht, *Le mythe du juif errant*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1977, p. 45.

<sup>20</sup> F. Delpech, « Le Chevalier-Fantôme et le Maure reconnaissant, remarques sur la légende de Muño Sancho de Finojosa », in Ph. Walter (dir.), *Le mythe de la Chasse sauvage dans l'Europe médiévale*, Paris, Champion, 1997, p. 73-123, p. 115. Jonas d'Orléans dans son *De Institutione regia* (éd. J. Reviron, Paris, Vrin, 1930, p. 141) écrit : *Ecce quantum justitia regis seculo valeat, intuentibus perspicue patet : pax populorum est, tutamentum patriae, immunitas plebis, munimentum gentis, cura languorum, gaudium hominum, temperies aeris, serenitas maris, terre fecunditas, solatium pauperum, hereditas filiorum et sibimetispi spes future beatitudinis.*

<sup>21</sup> *Le Bâtard de Bouillon, Chanson de geste*, éd. R.F. Cook, Genève, Droz, 1972.

repos ; pour maintenir sa survie insolite, il doit éviter d'entrer en contact avec les réalités terrestres, en l'occurrence il ne doit pas poser son pied à terre pour que le dédoublement temporel dont il est porteur et incarnation puisse continuer de fonctionner<sup>22</sup>.

Mais un autre motif peut exprimer la collision entre histoire et mythe dans cette problématique de la survivance miraculeuse : celui du dédoublement du corps même du roi, dont on trouve une occurrence exemplaire à la fin de la *Mort le Roi Arthur*, où l'on voit partir le roi au bord d'un bateau, alors que presque simultanément est découverte sa tombe sur terre ferme. La notion théologique de corps de gloire<sup>23</sup> permet de rationaliser l'inconcevable. Selon cette théorie, chaque corps humain possède un double, une réplique spirituelle de son enveloppe charnelle qu'on appelle parfois l'*anima* : lorsqu'un homme meurt, alors s'en dégage l'âme représentée diversement dans la tradition, mais souvent sous la forme d'un petit homme qui sort de la bouche du mourant. Ce corps spirituel « dédoublant » le corps charnel constitue dans la tradition chrétienne une image de la survie après la mort et donc d'un temps dilaté à l'infini. Saint Thomas lui attribue les caractères d'impassibilité, de stabilité, d'agilité et de clarté ; nous avons bien affaire à quelque chose qui relève de l'immatériel, mais qui épouse les traits de l'enveloppe charnelle disparue.

C'est peut-être par le truchement de cette théorie que la tombe royale devient un enjeu des plus importants : la mémoire, le temps et l'histoire s'ancrent et se matérialisent ici dans l'espace, prennent proprement corps. En soi, découvrir la tombe des ancêtres, la tombe des fondateurs est un *topos* répandu et fascinant des chroniques latines et hagiographiques dont la fécondité en vue d'une dimension historique à édifier est évidente. En l'occurrence, celle d'Arthur a été découverte, sous l'impulsion d'Henri II Plantagenêt semble-t-il, au monastère bénédictin de Glastonbury qui se situe sur une colline au milieu d'un marécage (on peut donc imaginer une ancienne île) : Giraud de Barri, aussi bien dans son *Instruction du Prince* que son *Miroir de l'Église*, nous a transmis l'épopée de cette découverte, en mêlant bribes mythiques (Arthur, d'après les ossements, était un géant, et Guenièvre avait une tresse blonde ; la mention d'Avalon...) et considérations d'ordre politique : cette découverte, en effet, « dément la légende du roi disparu, emporté par des esprits dans un pays de rêve : ce mythe, contraire à la vraie religion, était aussi dangereux sur le plan politique, car il donnait

---

<sup>22</sup> Gautier Map, *De nugis curialium*, I, XI. et I. XIII. Édition et traduction (en anglais) sous le nom de *Courtiers's Trifles* : M.R. James, 1914, revue par C.N.L. Brooke et R.A.B. Mynors, Oxford, 1983 ; *Contes de courtisans*, Traduction du *De nugis curialium* de Gautier Map par M. Perez, Lille, Centre d'études médiévales de l'Université de Lille, 1987 ; A.K. Bate, *Contes pour les gens de cour*, Turnhout, Brepols, 1993.

<sup>23</sup> Voir K. Ueltschi, *La main coupée. Métonymie et mémoire mythique*, Paris, Champion, 2010, p. 144 et sq.

aux Bretons l'espoir du retour messianique d'Arthur<sup>24</sup>. » Et dans la tombe, on a trouvé une inscription : « Ci-gît l'illustre roi Arthur, enterré dans l'île d'Avalon<sup>25</sup> ». Chez Guillaume de Malmesbury, on lit : *Sed Arthuris sepulchrum nusquam visitur, unde antiquitas neniaram adhuc eum venturum fabulatur*<sup>26</sup>. Ainsi devient-il possible que la croyance en la survie miraculeuse d'Arthur « est reconvertie, transformée, remplacée par celui de sa tombe<sup>27</sup>. » Arthur, le fabuleux, le mythique roi Arthur est définitivement retourné à l'Histoire, est devenu Histoire. Mais que referme au juste une tombe ? Une mémoire devenu cadavre ou une sorte de « corps de gloire » en dormition ? L'Histoire du passé ou une promesse d'avenir ? Ce sont volontiers des lettres, parfois des livres entiers, espèces de doublons du corps royal du moins dans sa fonction mémorielle qui prennent en charge cette délicate mission de la délivrance d'une signification transcendant le temps et l'oubli qui lui est normalement inhérent.

## 2. Se faire matière : manuscrit trouvé dans une tombe

La tombe permet justement à l'histoire de se faire chair et matière ; c'est le lieu de la commémoration par excellence, tout en offrant au livre un motif d'autant plus fécond que la frontière entre la matière (littéraire, commémorative) et son support peut être transcendée. D'ailleurs, c'est à partir du XIII<sup>e</sup> siècle que l'art funéraire médiéval commence à représenter les défunts un livre entre les mains : pensons au gisant d'Aliénor d'Aquitaine à Fontevrault ou encore aux sculptures des archevêques dans la Cathédrale de Mayence. Rappelons ici combien la tombe, plus précisément à partir du XIII<sup>e</sup> siècle fournit au roman un motif quasi inépuisable, d'*Amadas* au *Lancelot*, du *Tristan* au *Perceforest*, ce motif de l'*Aistre*, qu'il soit périlleux ou pas<sup>28</sup>. La tombe est proprement un lieu d'arrêt. C'est un endroit d'élection pour procéder au commerce entre morts et vivants, entre démons et héros. C'est déjà *l'ailleurs*, mais ancré dans notre terre, et qui réunit en un seul et vaste « aujourd'hui », passé, présent et avenir, mémoire et eschatologie<sup>29</sup>.

<sup>24</sup> M. Aurell, *L'Empire des Plantagenêts, 1154-1224*, Paris, Perrin, 2003, p. 164.

<sup>25</sup> M. Aurell, *La légende du Roi Arthur*, Paris, Perrin, 2007, p. 686.

<sup>26</sup> Guillaume de Malmesbury, *Gesta Regum Anglorum*, Oxford, 1998, II, p. 287.

<sup>27</sup> C. Girbea, « Limites du contrôle des Plantagenêts sur la légende arthurienne : le problème de la mort d'Arthur », M. Aurell (dir.), *Culture politique des Plantagenêt (1154-1224)*, Poitiers, C.E.S.C.M., 2003, p. 287-301, p. 295.

<sup>28</sup> K. Ueltschi, *La Mesnie Hellequin en conte et en rime. Mémoire mythique et poétique de la recomposition*, Paris, Champion, 2008, p. 335 et sq.

<sup>29</sup> Marie-Luce Chênerie y voit un lieu d'élection de l'errance chevaleresque : « La mort (...) et son fantastique terrifiant, le chevalier ne saurait mieux les trouver que dans les lieux où l'imaginaire médiéval garde la mémoire obscure d'un tombeau, et dans ceux où la pierre et l'isolement ont fait naître des légendes de mort. » M.-L. Chênerie, *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Genève, Droz, 1986, p. 191.



Le *topos* du livre ou manuscrit légué ou trouvé est dès les origines le véritable « pré-texte » servant cette édification de la Mémoire. On le rencontre déjà chez Geoffroy de Monmouth<sup>30</sup> et chez Wace<sup>31</sup>. C'est le livre trouvé qui fonde l'Histoire<sup>32</sup>, qu'il le soit dans une tombe ou dans une de ses multiples variantes possibles comme l'*armaire* par exemple dans les prologues du *Roman de Troie* ou celui du *Cligès*, ou dans quelque église. Quand un jongleur affirme qu'il a puisé sa matière dans le *moustier Saint-Aaron*<sup>33</sup>, quand Chrétien dit qu'il écrit *Erec et Enide* à partir d'un conte d'aventure antérieur et le *Conte du Graal* parce que Philippe de Flandres lui a baillé *le livre* où tout est déjà écrit, enfin, lorsque Hue de Roteland prétend qu'il traduit un livre préexistant à son *Ipomédon* du latin et qu'on affirme la même chose de Gautier Map à propos de la *Queste del Saint Graal*, nous avons affaire à une problématique bien plus riche qu'une simple question d'autorité ou « mirages des sources ». « Le texte médiéval tire sa force d'un archi-texte réel ou fictif, d'un Texte primitif<sup>34</sup> ». Une tradition, une « mémoire » sont ainsi érigées sur fond de livre trouvé, alimentant le mythe du livre en émergence et qui est sous-jacent à toute la production littéraire médiévale. Emmanuèle Baumgartner parle d'ailleurs non du *topos* mais de la « fiction » du livre trouvé<sup>35</sup> ; elle pose que « son terrain d'élection » sont les proses arthuriennes du XIII<sup>e</sup> siècle. Il se répand aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. On le trouve développé dans le *Perceforest* (I, 14) qui raconte d'abord la découverte du livre (original, originel) du roman en 1307, écrit en grec, dans les murs de l'abbaye de Wortimer ; ce livre sera ensuite traduit en latin, et puis en français. On le trouve encore dans le *Roman de Mélusine* : le seigneur de Parthenay donne deux beaux livres en latin à Coudrette pour qu'il les mette en vers français (v. 103-104) – et on pourrait multiplier les exemples<sup>36</sup>.

<sup>30</sup> *Quendam Britannici sermonis librum vetustissimum*. Geoffroy de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*, éd. N. Wright, Cambridge, D.S. Brewer, 1985. Trad. L. Mathey-Maille, Paris, Les Belles Lettres, 1993, § 2, p. 25.

<sup>31</sup> *Maistre Brut l'ad translaté*. Wace's *Roman de Brut*, v. 7.

<sup>32</sup> « La référence à un Texte primitif trahit une ontologie originale : l'œuvre n'a de validité que dans la mesure où elle participe à un Dit transcendant. Le mérite du jongleur ou du romancier se fonde donc sur un acte d'acceptation et de reconnaissance d'une source originaire, leur travail est celui d'une actualisation ». M. Stanesco, « Le texte primitif et la parole poétique médiévale », *Écritures et modes de pensée au Moyen Âge (VIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Études rassemblées par D. Boutet et L. Harf-Lancner, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1993, p. 154.

<sup>33</sup> *Lai de l'espine*, v. 1-8. *Les Lais anonymes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Édition critique de quelques lais bretons* par P.M. O'Hara Tobin, Genève, Droz, 1976. Traduction par A. Micha, *Lais féeriques des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Garnier-Flammarion, 1992.

<sup>34</sup> M. Stanesco, « Le texte primitif... », art. cit., p. 153.

<sup>35</sup> E. Baumgartner, « Du manuscrit trouvé au corps retrouvé », J. Herman et F. Halluyn (dir.), *Le topos du manuscrit trouvé. Hommage à Christian Angelet*, Louvain, Paris, Peeters, 1999, p. 3.

<sup>36</sup> J. Herman et F. Halluyn (dir.), *Le topos...*, op. cit.

Dès le XII<sup>e</sup> siècle se répand donc la rumeur de livres trouvés, volontiers dans des tombes, le *De Vetula* d'Ovide et *l'Ars Notoria* de Virgile<sup>37</sup>, notamment. Le livre (ou la lettre) trouvé(e) dans la tombe prend ainsi un singulier relief et peut être exploité de manière féconde littérairement parlant par les auteurs. Jean de Mandeville raconte que dans l'église Sainte-Sophie de Constantinople,

*Un emperour jadis voleit faire mettre le corps d'un soen parent mort et quant homme fesoit sa fosse l'em trova un autre corps dedeinz terre et sor ce corps une grande plate de fin or ou il avoit lettres escrites en ebru en grec et en latin<sup>38</sup> qe disoient ensy : « Jhesu Crist naistera de la virgine Marie et jeo crois en ly ». Et la date contenoit qe cil estoit mis en terre mil aunz avant qe Notre Seignur fust né<sup>39</sup>.*

La lettre en l'occurrence fonde le passé tout comme il a fondé, on s'en aperçoit rétrospectivement, l'avenir, caution s'il en est de la dimension *historique* des événements.

Un grand nombre de *topoi* constitutifs mêmes de la matière de Bretagne entrent dans cette problématique et représentent le soubassement de la fonction mémorielle, même si le livre en tant qu'objet se trouve étonnamment peu mis en scène dans la mesure où il ne constitue pas un objet de l'aventure dans sa matérialité première ; il se contente de fonder le texte et de l'ancrer dans l'Histoire. Rappelons ici que le christianisme est la religion du Livre par excellence : le Christ (et bien des saints, à l'exemple de saint Augustin) est souvent représenté avec le Livre dans la main, ce qui montre, si besoin en était, la sacralité de l'objet. On dit même parfois que la forme du *codex* a été adoptée au début de notre ère par opposition au *volumen* de la Thora : il existe ainsi des Bibles chrétiennes sous forme de codex depuis le II<sup>e</sup> siècle de notre ère. On connaît par ailleurs les grandes pages que consacre Ernst Robert Curtius au « symbolisme du livre<sup>40</sup> » ; l'Ancien Testament contient déjà un très grand nombre de métaphores relatives au livre à partir de l'exemple fondateur des tables de la loi écrites par les doigts de Dieu (Ex. 31, 18<sup>41</sup>). Isidore établit dans ses *Étymologies* la motivation du signe à partir de la lettre qui est elle-même « signe des choses » (*Litterae autem sunt indices rerum*<sup>42</sup>) ; Dieu est le grand *dictator* qui inspire l'auteur de l'*Apocalypse*, Jean (« *Quod*

<sup>37</sup> P. Demats, *Fabula. Trois études de mythographie antique et médiévale*, Genève, Droz, 1973, p. 123.

<sup>38</sup> Les trois langues supposées originelles .

<sup>39</sup> Jean de Mandeville, *Le livre des Merveilles du Monde*, éd. Ch. Deluz, Paris, CNRS, 2000, p. 110.

<sup>40</sup> E.R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, PUF, Agora, 1956, t. 2, p. 5. Voir aussi A. Strubel, « *Grand senefiance a* » : *Allégorie et littérature au Moyen Âge*, Paris, Champion (2002) 2009, p. 67 et sq.

<sup>41</sup> Voir aussi Ex. 32, 22, Ps. 68, 29 ; Jér. 17, 1, etc.

<sup>42</sup> Isidore de Séville, *Etymologiae*, PL 82, col. 74.

*vides...*, I, 11) et les grands saints<sup>43</sup>. Enfin, toute créature de Dieu devient elle-même livre comme le dit Alain de Lille dans ces fameux vers :

*Omnis mundi creatura  
Quasi liber et pictura  
Nobis est in speculum*<sup>44</sup>.

Cette philosophie du signe se développe à partir de saint Augustin et s'articule autour de la féconde notion des « deux livres » qui matérialise le rapport intrinsèque entre la parole divine du *fiat* et la Création et que matérialise le roman breton quand il s'ancre dans l'histoire à travers la tombe royale par exemple. Du coup, le monde entier devient livre comme en témoignent ces lettres et signes qui apparaissent sur des supports variés<sup>45</sup>, qui guident le héros en lui traçant sa voie, la direction qu'il convient de prendre, voire le *sen* qui s'y cache : lettres imprimées sur des sièges<sup>46</sup>, sur le marbre d'un perron<sup>47</sup>, sur une épée<sup>48</sup>, sur un fourreau<sup>49</sup>, un bateau<sup>50</sup> pour citer des exemples attestés dans la seule *Queste del Saint Graal* ; enfin sur la tombe comme par exemple dans le *Chevalier de la Charrette* (v. 1860 et sq.). L'« anthologie littéraire », comme l'appelle Christine Ferlampin-Acher, prendra ensuite la relève du Grand Livre et deviendra à son tour caution et source féconde<sup>51</sup>. Enfin, il y a ce *topos* récurrent dans les textes arthuriens en prose de la personnification sinon du livre du moins du conte : *Mes a tant se test ore li contes d'ax toz et parole de Galaad. – Or dist li contes que...*<sup>52</sup>. Il y a ainsi une constante corrélation entre l'Histoire et le Livre gardien de la Mémoire ou plutôt un chassé-croisé permanent. Le livre que l'homme va écrire à son tour se situe dans cette

<sup>43</sup> Alcuin, *Poetae*, I, 285, LXVI, 4 et 288, 15.

<sup>44</sup> Alain de Lille, PL 210, col. 579. Voir aussi Hugues de Saint Victor : *Quasi quidam liber scriptus digito Dei*, PL 176, col. 814).

<sup>45</sup> Voir le beau travail de C. Giovénal, « Gravé dans la pierre : la force contraignante de l'écrit dans la littérature arthurienne », *Temps et Mémoire dans la littérature arthurienne*, Congrès de la branche arthurienne roumaine, Bucarest, 14-15 mai 2010. Actes à paraître.

<sup>46</sup> *La Queste del Saint Graal*, p. 4, li 6 sq.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 57, li 25 sq.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 203, li 8 sq.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 205, li 13 sq.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 225, li 19 sq.

<sup>51</sup> C. Ferlampin-Acher, « Les romans médiévaux : de la lecture à la nigremance (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles), P. Hummel et F. Gabriel (dir.), *La mesure du savoir. Etudes sur l'appréciation et l'évaluation des savoirs*, Paris, Philologicum, 2007, p. 95-121, p. 111.

<sup>52</sup> *La Queste del Saint Graal*, p. 26, li 21 et 23 ; p. 55, li 31 ; p. 56, li 1 ; p. 115, li 30 ; p. 162, li 3 ; p. 200, li 29 ; p. 226, li 7 et 8 ; p. 244, li 11. C'est ainsi qu'il peut devenir une source de parodie, la branche III du *Roman de Renart* l'exploite déjà : *Je trovai ja en un escrin/ un livre, Aucupe avoit non:/ La trovai ge mainte raison / et de Renart et d'autre chose / dont l'en doit bien parler et ose./ A une grant letre vermoille/ Trovoui une mout grant mervoille:/ se je ne la trovasse ou livre./ Je tenisse celui a ivre/ qui dite eüst tele aventure ,/ mais l'en doit croire l'escriture / a desanor muert a bon droit/ qui n'aime livre ne ne croit. Le Roman de Renart, éd. Mario Roques, Paris, Champion, (1951) 1982, branche III, v. 3756-3768, p. 16-17.*

continuité, même si « la littérature médiévale n’entend pas concurrencer Dieu dans son œuvre de création, qui est son privilège absolu. L’auteur médiéval ne crée pas mais il ordonne une matière, la met en mots et la donne à lire, dès lors qu’elle est mise par écrit et fixée sur le support accueillant d’un parchemin<sup>53</sup>. » Le livre est Mémoire et rappel par essence de l’Histoire.

Nous voici parvenu au livre breton par excellence qui contient toute l’Histoire arthurienne : le livre de Blaise. Il s’agit d’une véritable transformation simultanée de la parole (orale) en écrit-mémoire puisqu’il est dicté par Merlin dont on a parfois fait une « incarnation du principe d’écriture<sup>54</sup> », un « auteur démiurge<sup>55</sup> ». Ce livre commence par être prophétie, commence par être « livre du futur<sup>56</sup> », mémoire en devenir, comme un cadre vide à remplir. En lui est matérialisée cette idée que le livre est le dépositaire par excellence non seulement de tout ce qui *est* au monde, de tout ce qui se *fait*, mais de tout ce qui *sera*<sup>57</sup> - conte, figure royale, Histoire - et de tout ce qui *est sens* : Merlin est donc semblable au Dieu de la Genèse, au Dieu du *fiat lux*, du Verbe créateur de l’Évangile selon saint Jean ; Dieu, qui lui non plus n’écrit pas personnellement les Écritures, la référence par excellence, et dont cependant il est à la fois l’*Auctor* et l’*Acteur* principal et qui nous renseigne sur une donnée capitale concernant le livre et les auteurs du Moyen Âge, et que Florence Bouchet résume de la manière suivante : « l’auteur est d’abord le lecteur d’un livre, réel ou idéal. Au commencement de l’œuvre était le verbe, celui d’une lecture<sup>58</sup>. » Elle nous a offert le Roi Arthur, créature de Merlin qui a prévu de toute éternité qu’il nous donnerait une mémoire qui fonderait rétrospectivement notre histoire, et notre identité présente et à venir.

### Conclusion

Le livre panse toutes les blessures, et tout d’abord celles du temps et de la menace d’oubli qu’il charrie avec lui : Rabelais le sait bien qui recommande de mettre les *Chronicques* relatives aux hauts faits de Gargantua « *entre deux beaux linges bien chaulx, et les appliquer au lieu de la douleur* » : il n’y a pas « *remede plus expedient*<sup>59</sup> » ! Justement, le

<sup>53</sup> F. Bouchet, *Le discours sur la lecture en France aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles : pratiques, poétique, imaginaire*, Paris, Champion, 2008, p. 9.

<sup>54</sup> H. Bloch, *Étymologie et généalogie. Une anthropologie littéraire du Moyen Âge français*, Paris, Le Seuil, 1989, p. 11.

<sup>55</sup> Ph. Walter, *Merlin ou le savoir du monde*, Paris, Imago, 2000, p. 168.

<sup>56</sup> L. S. Crist, « Les livres de Merlin », D. Hüe (dir.), *Fils sans père. Études sur le Merlin de Robert de Boron*, Orléans, Paradigme, 2000, p. 81.

<sup>57</sup> J. Herman, « Manuscrits trouvés à Saragosse, c’est-à-dire nulle part », J. Herman et F. Halluyn (dir.), *Le topos du manuscrit trouvé... op. cit.*, p. XVIII.

<sup>58</sup> F. Bouchet, *op. cit.*, p. 209.

<sup>59</sup> F. Rabelais, *Pantagruel, Œuvres complètes*, éd. M. Huchon, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1994, p. 214.

*Gargantua* s'ouvre et s'édifie tout entier sur un mystérieux manuscrit découvert dans un tombeau ! C'est la source de l'Histoire. *Quod vides, scribe in libro* : c'est à continuer, sans fin. Les lettres sur la tombe le disent assez bien : *Rex quondam, rexque futurus*, Arthur reviendra. Et si en vous promenant, vous rencontrez le Roi Arthur, si dans une forêt, vous entendez hennir Bayard qui y broute toujours, et si vous voyez surgir sur quelque pierre tombale des lettres en or, alors, saisissez une plume et continuez incontinent à écrire l'histoire de Bretagne et la mémoire du monde.

Karin Ueltschi